

Cannes 1995

Revue de presse des films en compétition

Martin Girard

Number 179, July–August 1995

De Cannes à Montréal

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/49643ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Girard, M. (1995). Review of [Cannes 1995 : revue de presse des films en compétition]. *Séquences*, (179), 24–29.

Cannes 1995:

En guise de couverture cannoise, Séquences a décidé cette année d'offrir à ses lecteurs une édition toute spéciale de la chronique *Revue de presse*. Au jour le jour, un de nos précieux collaborateurs a fait la cueillette des principaux quotidiens français pour toute la durée du festival. On trouvera ainsi dans cet article les opinions des journalistes de *Libération*, *Le Monde*, *Le Figaro* et *France Soir*. Bien entendu, la plupart de ces films seront présentés à Montréal dans le cadre du Festival des Films du Monde. Il est donc permis d'envisager ce dossier comme un *avant-goût* du festival de monsieur Losique, surtout que nous y joignons aussi une étude historique sur le cinéma israélien, pays que le FFM honore cette année.

Martin Girard

SHARAKU

Japon. De Masahiro Shinoda.

Une éclaboussure d'esthétisme nippon



«Chef de file d'un cinéma japonais qui cherche sa voie, Masahiro Shinoda, qui fut assistant d'Ozu, s'est penché sur le destin de Sharaku, un peintre d'estampes du XVIII^e siècle (...). Fresque violente et raffinée, *Sharaku* illustre cette tendance nipponne actuelle qui consiste à redécouvrir sa propre culture par le biais de la sacralisation de ses artistes du passé, gardiens de la tradition.» (Monique Pantel, Richard Gianorio, *France-Soir*)

«L'esthétique éclabousse l'écran: recherche de couleurs vibrantes à dominantes rouges et bleues, esquisses à peine réalistes de pagodes fragiles comme des ailes de

papillon effleurant l'arc de ponts lancés comme un souffle au-dessus d'une eau calme. Et dans ce décor rêvé par la sensibilité japonaise, des personnages somptueusement vêtus évoluent et pensent selon le rituel de leurs castes respectives (...). Tout cela diffuse un parfum entêtant et pourtant suave. L'action, ou plutôt le tableau (...) semble arriver d'une autre planète (...). Shinoda n'est en fait passionné que par l'insolite et le raffinement esthétique. On peut admirer, mais, en l'occurrence, on n'est pas dans le coup.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

WAATI (Le Temps)

Mali. De Souleymane Cissé.

Une admirable fresque africaine

«*Waati* s'ouvre par les très extraordinaires minutes d'un vol plané sur une planète inouïe, une chute lente, ample et silencieuse au-dessus d'un spectacle naturel fabuleux: l'Afrique, filmée comme une ivresse géologique, une colère chromatique, un excès de volupté minérale. Littéralement, ces images descendent du ciel, elles coulent depuis les rayons du soleil africain, elles proviennent en fait de l'endroit exact où Souleymane Cissé avait conclu son précédent opus, *Yeelen*, par l'ascension foudroyante de l'esprit vers la lumière.» (Olivier Séguret; *Libération*)

Rivières et le vieux cinéma Cartier de Shawinigan survivent en présentant des films de répertoire et d'anciens succès commerciaux.

Malgré tout, en général, on peut dire que le cinéma se porte assez bien. Selon le directeur du Ciné-Campus de Trois-Rivières, Gilles Leblanc, «jamais dans la région, on a eu autant de films, autant d'écrans.» Complètement indépendant, ce ciné-club a été fondé en 1967 par le Père Léo Cloutier qui est décédé il y a trois ans. Le Ciné-Campus a connu son apogée en 1980 avec 8000 membres. L'arrivée de la vidéo a fait chuter ce nombre à 2600. «Ce qui demeure extraordinaire», ajoute Gilles Leblanc.

Ciné-Campus opère pendant l'année scolaire, soit pendant 21 semaines. On y projette deux films par semaine et il y a quatre représentations par jour. Une fois par mois, on ajoute un film familial le samedi après-midi. La saison prochaine, 70 films seront à l'affiche et on prévoit un événement spécial pour les 100 ans du cinéma. Située au Séminaire de Trois-Rivières, la salle de Ciné-Campus est plus ou moins confortable. En revanche, le prix des cartes de membres est très abordable.

Un petit hiatus à ce bon système: la programmation est annuelle. Un comité de 15 personnes choisit à chaque fin de saison les films pour la prochaine année. Ce qui limite la nouveauté, mais assure des titres connus et rentables. Ainsi, les cinéphiles trifluviens auront droit l'an prochain à *Windigo*, *Eldorado*, *La Vie d'un héros* et *Quatre mariages et un enterrement*.

Il n'y a pas d'autre manifestation cinématographique à Trois-Rivières. Le nombre d'écrans suffit à la demande de la population. Plusieurs vidéo-clubs se font la guerre, dont Cinoche, un centre-vidéo où 60% des films sont de répertoire. C'est le seul club où il est possible de trouver du cinéma d'auteur ou international.

«Le cinéma est trop stéréotypé, trop américain», conclut Gilles Leblanc. «Et on assiste à une lente et constante diminution du nombre de jeunes cinéphiles...»

Steve Francœur



revue de presse des films en compétition

«L'héroïne est une très jeune Sud-Africaine rescapée du massacre de sa famille. Elle entreprend un véritable voyage initiatique qui va la mener de son ghetto natal à l'université de Côte-d'Ivoire. Cissé en profite pour nous faire explorer tout le continent en y enchâssant les rites qui scandent la vie (...). Si bien qu'il nous propose une saga en forme de fresque qui justifie admiration et reconnaissance.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

«Le film, bâti sur de longues scènes, semble filer à toute vitesse, pour prendre son envol avec le départ de Nandi pour la Côte d'Ivoire, où elle est contrainte de s'exiler. Souleymane Cissé profite de cet élargissement à l'échelle du continent pour alimenter son récit — comme on nourrit un feu — d'une foule d'attitudes, de discours, de postures et de pratiques qui ont cours en Afrique. (...) Waati dérange alors par sa nature hétérogène: grande audace d'un film qui ne prétend affirmer aucune thèse résolvant les problèmes du continent et n'offre pas le confort d'une fiction satisfaisante.» (Jean-Michel Frodon, Pascal Mériegeau; *Le Monde*)

ANGELS AND INSECTS

États-Unis. De Philip Haas.

Érotisme et zoologie

«Une mise en scène d'une qualité exceptionnelle au service d'une histoire passionnante et audacieuse,



imprégnée d'un érotisme cruel et d'une réflexion opportune sur les différences sociales. Comparer des êtres humains à des insectes étudiés par le jeune naturaliste héros du film est une idée de cinéma aussi forte qu'insolite.» (Monique Pantel; *France-Soir*)

«(...) Haas multiplie les scènes érotiques (...) sans avoir l'air de réaliser que ces exercices physiques ont depuis longtemps épuisé la curiosité des spectateurs. (...) un film-baudruce, gonflé avec du vent, et dont il ne reste que les débris du vide.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

«(...) l'importance donnée ici aux couleurs (...) détaille et dicte une correspondance entre les personnages et le règne animal. Eugénia Alabaster, l'épouse victorienne (...), est revêtue, au début, d'une robe de bourdon jaune et noire, ou de papillon (mâle) d'un bleu "paon" pour passer ensuite au beige et au lilas. Cette correspondance entre deux échelles (celle microscopique des insectes et celle macroscopique d'une société) est l'élément visuel essentiel du film.» (Elisabeth Lebovici; *Libération*)

BEYOND RANGOON

États-Unis. De John Boorman.

Un Boorman controversé

«Une jeune touriste américaine se trouve coincée en Birmanie après avoir perdu son passeport. Elle va gagner clandestinement la Thaïlande voisine et découvrir au cours de cette aventure haletante un pays martyrisé par une dictature féroce. Il s'agit donc d'un personnage de fiction qui permet à Boorman de dénoncer une réalité contemporaine sur laquelle l'univers bien pensant a tendance à fermer les yeux. (...) Boorman concentre toute sa puissance d'évocation dans l'analyse d'une violence impitoyable qui menace et qui tue. Et là, il est à son affaire comme il le fut dans son chef-d'œuvre, *Deliverance*.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)



Beyond Rangoon

«Il ne faut guère de temps pour identifier le genre auquel se rattache *Rangoon* (...): la fiction bien pensante grand spectacle. C'est ici la Birmanie écrasée par la dictature militaire qui fournit à la fois le décor (exotique), la réserve de péripéties (sanglantes) et la bonne cause (irréfutable), sur lesquels se bâtit le scénario. L'argument de ce type de films est connu. Il faut montrer, pour que le monde sache, la trop réelle tragédie birmane; mais, comme tout le monde s'en moque, des Birmans, il est nécessaire d'enrober cette grosse production dans du prêt-à-consommer, à savoir le drame personnel d'une très jolie Occidentale — procédure habituelle d'un genre qui fonctionne au marchandage entre le "message" général et l'habillage romanesque.» (Jean-Michel Frodon, Pascal Mériegeau; *Le Monde*)

CARRINGTON

Grande-Bretagne. De Christopher Hampton.

L'art british des dialogues

«Heureusement il y a Emma Thompson. Cette actrice exquise est l'émotion faite femme. Et de l'émotion il en fallait pour arriver à faire croire à cette improbable Carrington, qui tombe en amour pour un homme qui lui préfère les jeunes garçons. (Hampton) a filmé

avec soin mais sans grande imagination et avec mollesse une histoire d'amour hors norme (...).» (Monique Pantel; *France-Soir*)

«Peintre géniale, Dora Carrington sera toute son existence inséparable du génial écrivain Lytton Strachey, homosexuel à titre définitif mais exclusivement fidèle à l'âme de Dora. L'un et l'autre connaîtront des aventures physiques quelquefois mouvementées mais ils n'y sacrifieront jamais leur complicité d'exception. (...) l'imagination de Hampton s'investit exclusivement dans un dialogue éblouissant dont il faudra un jour dresser le catalogue des plus succulentes généralités. L'enchantement est certain. Il peut lasser à la longue.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

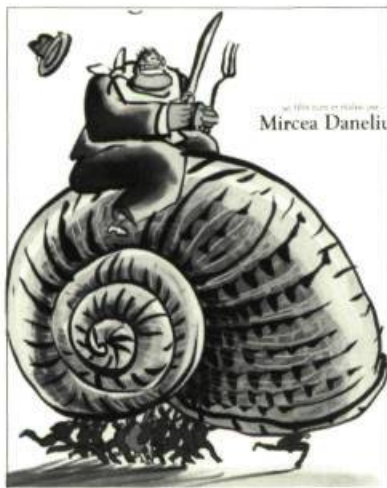
«Carrington est le film que Merchant-Ivory ont oublié de faire cette année et n'ont pas fait depuis... depuis *Chambre avec vue*, peut-être ? En tout cas, c'est un nanan pour les malades du film biographico-historique à l'anglaise (comme peut l'être un jardin): tout baigne dans le Schubert, le bon ton et les bons mots. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut cracher sur le plaisir certain que procure le film.» (Philippe Garnier; *Libération*)

«Le dialogue scintille, la nature respire, les amants de Carrington sont gravures de mode, tout est uniformément joli, tant de brio séduit par moments, sans convaincre durablement. Si l'humour anglais est bien représenté (...), et si l'actrice donne chair à la vitalité fantasque d'une femme issue de la société victorienne, le pays, la société, le monde sont tellement absents (et la musique de Michael Nyman tellement présente) que ce film, qui devrait être euphorisant, puis bouleversant, demeure presque toujours à distance.» (Jean-Michel Frodon, Pascal Mériageu; *Le Monde*)

LES ESCARGOTS DU SÉNATEUR

Roumanie. De Mircea Daneliuc

Où est l'humour?



«(Daneliuc) a imaginé qu'un sénateur s'en allait tout au fond de la province moldave inaugurer un misérable générateur éolien et fermait les yeux sur les viols, meurtres ethniques et diverses spoliations perpétrés dans le coin comme par tradition. Le sénateur, lui, n'a qu'un souci: manger des escargots à son dîner. Au pays de Caragiale, un scénariste savait toujours jusqu'ici manipuler l'humour pour en faire une arme de combat. Daneliuc est trop obsédé par ses angoisses pour l'utiliser à partir d'une anecdote qui s'y prêtait. Dommage.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

HISTOIRES DU KRONEN

Espagne. De Montxo Armendariz.

Portrait inquiet d'une jeunesse sans repère

«Le Kronen est une sorte de boîte de nuit madrilène où la jeunesse plus ou moins dorée et généralement oisive passe la nuit à boire, à danser, à sniffer, bref à s'étourdir de décibels, de drogue et de sexe. (...) Ils fuient vers l'abîme, inconscients, indifférents, seulement quelquefois tentés par le pire, comme par le jeu. Montxo Armendariz a très soigneusement construit son scénario. Il fait rouler inexorablement les événements vers le drame. Il le laisse soupçonner quand deux adolescents en train de regarder un film d'horreur sur leur magnéscope éclatent de rire aux scènes les plus sanglantes et se les repassent avec gourmandise. (...) Armendariz n'explore qu'un lieu commun. Mais il le fait avec une sensibilité perpétuellement aux aguets, un sens du rythme, de la nuance et de l'essentiel (...).» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

«(...) jamais l'énergie désordonnée des personnages ne se transmet à une mise en scène appliquée (...). Armendariz cherche à tracer le portrait inquiet d'une jeunesse sans foi ni repère, il n'en donne qu'une caricature rétrograde.» (Jean-Michel Frodon, Pascal Mériageu; *Le Monde*)

GOOD MEN, GOOD WOMEN

Taiwan. De Hou Hsiao Hsien.

Imbroglia narratif

«Il y a un énorme problème dans *Good Men, Good Women*, qui tient à l'obscurité de son propos. Il faut en effet lire très attentivement le dossier de presse après la projection et surtout la déclaration d'intention du scénariste Chu Tien-Wen pour enfin saisir qu'il y a (au moins) trois films dans le film: une fiction en noir et blanc qui raconte un épisode de la guérilla chinoise contre l'occupation japonaise dans les années 40. Un récit contemporain autour d'une jeune actrice de cinéma qui est censée jouer le rôle principal dans la fiction susdite; et enfin un flashback de trois ans qui met en scène la relation houleuse entre la jeune actrice et son bandit d'amant. (...)

Il est bon d'être largué sans parachute à condition que le vol plané soit magnifique, ce qui est loin d'être le cas.» (Gérard Lefort; *Libération*)

BETWEEN THE DEVIL AND THE DEEP BLUE SEA

Belgique. De Marion Hänsel.

Un conte impressionniste

«Cette histoire de l'amitié que nouent un marin de père irlandais et de mère grecque (Stephen Rea) et une Chinoise de dix ans séduit par la chaleur du regard porté sur les personnages et la simplicité des moyens narratifs employés. Le film établit avec beaucoup d'acuité cette relation entre un adulte perdu,



opiomane, tarauté par le souvenir d'un amour abandonné, et une enfant dont la maturité et la sérénité nourrissent ce conte situé dans la lumière éblouissante de la baie de Hong-Kong.» (Jean-Michel Frodon, Pascal Mériageu; *Le Monde*)

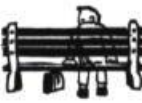
«Voilà un film impressionniste, sensible, profond, tendre, oscillant entre sérénité et désespérance avant de basculer vers une nostalgie vivifiante, ce qui n'est pas commun. Un film rare, sans fracas ni faiblesse. Un film à la recherche de confidents qui le cueillent au passage et y penseront longtemps.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

LAND AND FREEDOM

Grande-Bretagne. De Ken Loach.

Un brasier d'émotions

«À travers une simple péripétie de la guerre civile espagnole, Ken Loach trouve le moyen de nous ra-



conter les idées et les violences, les leures et les dérives, les générosités et les cruautés qui ont déchiré notre siècle. Philosophiquement et politiquement, sa colère ne plaira pas à tout le monde parce que la tolérance n'est toujours pas l'attitude la plus universellement partagée. Mais il devrait faire l'unanimité au strict niveau cinématographique par sa façon de faire suinter un danger de la sérénité d'un paysage, brûler une passion dans la timidité d'un sourire, éclater le cynisme dans une vocifération gratuite ou un silence méprisant, irradier une espérance de bonheur quand le malheur est à son comble. (...) Quelle énergie dans le montage! Quelle fulgurance dans le propos! Quel brasier d'émotions rudes et saines!» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

THE NEON BIBLE

Grande-Bretagne. De Terence Davies.

Comme un tableau des années 40

«C'est au style d'Edward Hopper que l'on rapporte les premières images du film de Terence Davies. Celles-ci sont en effet composées comme un tableau des années quarante. *The Neon Bible* (est) un film dont la caractéristique essentielle est sa recherche d'un style, donc d'effets de *composition*.» (Elisabeth Lebovici; *Libération*)

«Tout donne à penser que Terence Davies n'a pas la moindre suite dans les idées. Il part dans tous les sens sans projet ni conviction. Mais prenant son temps. Interminablement. Il donne l'impression de n'avoir jamais pu décider quelle histoire raconter, quel message faire passer, quel personnage mettre en valeur. Il traîne, effleurant des idées creuses, des indignations vides, des événements sans résonance.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

«Davies fait partie de ces réalisateurs, peu nombreux, qui savent retrouver les saveurs et les textures de la réalité à travers une mise en scène extrêmement construite. Chez lui, les rythmes, les cadrages, les situa-



The Neon Bible

tions et les enchaînements esquivent tout naturalisme, pour retrouver une vérité dont l'imaginaire est partie intégrante. (...) L'autre bonheur immédiat de *The Neon Bible* est, bien sûr, la présence de Gena Rowlands, rayonnante de vitalité (...).» (Jean-Michel Frodon; *Le Monde*)

KIDS

Etats-Unis. De Larry Clark.

Quelques vérités simples sur les jeunes

«A New York, ces temps-ci, une jeune fille apprend le matin qu'elle est séropositive et nous la suivrons jusqu'au soir, errante dans la ville à la recherche de l'amant dont elle sait avec certitude (elle n'a couché qu'une seule fois) qu'il est responsable de son mal. Ayant décidé de faire un film d'actualité sur des jeunes New-Yorkais sortis des sous-sols de la toute petite *middle-class* (Noirs, Portoricains mais aussi petits Blancs), Clark ne pouvait évidemment éluder ni la drogue, ni le sida. Il fait mieux que regarder en face ces deux fameux "phénomènes de société", il les hypnotise, les réduit au pouvoir de son impressionnante volonté, non pas tant pour les amadouer ou les endormir, mais pour leur faire cracher quelques vérités simples (...) qui n'avaient jamais atteint le cinéma avec une telle acidité.» (Gérard Lefort; *Libération*)

«(...) le réalisateur, à force de multiplier les complaisances, finit par suggérer que ce ramassis de crétins, montrés comme d'une inconscience presque inhumaine n'a pas volé le fléau qui les guette. Et *Kids*, "film de société" prêt à toutes les concessions pour un effet de plus, devient ainsi franchement antipathique.» (Jean-Michel Frodon; *Le Monde*)

L'AMORE MOLESTO (L'Amour qui dérange)

Italie. De Mario Martone.

Filmer Naples et mourir

«Ce n'est pas pour sa manière de raconter une histoire — qui, soit dit en passant, n'en valait guère la peine — que Martone a été invité à gravir les marches du Palais des Festivals. Mais on découvre en lui un héritier des néo-réalistes

doublé d'un artiste peintre plein de trouvailles. Sa vision des rues de Naples, grouillantes et poisseuses, bruyantes et gesticulantes, son habileté à créer des impressions et sentiments par des jeux de couleurs, par des lumières éclatantes ou rasantes, constituent l'originalité de ce film réalisé par un homme de théâtre avec des astuces purement cinématographiques.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

LE REGARD D'ULYSSE

Grèce. Théo Angelopoulos.

Déchirant, sublime ou trop lent, c'est selon...

«A., le nouvel Ulysse de cette odyssee-là, est à la recherche de trois bobines de film disparues, celles que



Le Regard d'Ulysse

les frères Maniakis, les premiers cinéastes originaires des Balkans, ont laissées quelque part dans leur périple à eux. Retournant sur leurs traces, A. porte avec lui l'enjeu, et il le répètera souvent, de retrouver dans ces bobines "le premier regard", l'enregistrement innocent d'un monde désormais en état de destruction. (...) En lançant son narrateur à la recherche de documents, Théo Angelopoulos fait de "sa" recherche un monument. Du document au monument, au mémorial. C'est par cette transformation que la destruction devient une question, aussi, pour l'esthétique.» (Elisabeth Lebovici; *Libération*)

«On admire, on s'angoisse, on se révolte. Parfois aussi on s'ennuie un peu. Angelopoulos fait alterner de longues séquences d'attente contemplative avec des morceaux de bravoure menés pourtant au même rythme presque arrêté, mais chargés d'un sens qui les

rend haletants.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

«Théo Angelopoulos a été ovationné à l'issue de la projection de presse. C'est le premier candidat à être ainsi fêté depuis le début de cette édition du Festival. Imposant et majestueux, son dixième film a impressionné par les enjeux qu'il affronte, par sa mise en scène, véritable démonstration de maestria, et par ses trois heures de durée.» (Jean-Michel Frodon; *Le Monde*)

«Film déchirant, sublime par son message que nul ne peut ignorer (...). Ce beau film a suscité l'enthousiasme au Festival de Cannes. Suscitera-t-il celui des spectateurs quand il sortira ? Telle est la question qu'on peut se poser devant les lenteurs camérasques dont Angelopoulos a encombré son propos.» (Monique Pantel; *France-Soir*)

SHANGHAI TRIAD

Chine. De Zhang Yimou.

Film noir à la chinoise

«Voilà bien la première fois que Zhang Yimou nous envoie un film qu'il est difficile de célébrer. C'est que l'envie l'a subitement saisi de fabriquer un polar sur le modèle américain en arguant son identité chinoise sans pour autant quitter la Chine. (...) Le seul côté chinois de l'aventure reste l'impassibilité souriante avec laquelle chacun tue et chacun meurt. Yimou, peu familier des ficelles du polar, construit minutieusement des suspenses dont on a défilé les nœuds bien avant que lui-même s'en préoccupe. Bref, tout ça est bien inutile.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

«Certaines séquences sont remarquables, tel le bref ballet d'ombres qui figure l'attaque du gang ennemi, ou la découverte par l'adolescent des cadavres des victimes. Beaucoup sont seulement somptueusement décoratives. (...) La succession de plans ne permet aucune accumulation, aucune énergie et aucun charme durable. *Shanghai Triad* apparaît ainsi comme un exercice de style audacieux, mais assez vain.» (Jean-Michel Frodon; *Le Monde*)

LE COUVENT

Portugal. De Manoel de Oliveira.

Faust revisité: on aime ou on déteste

«Oliveira nous propose une paraphrase du *Faust* de Goethe, qu'il installe à notre époque dans un couvent (...). Un savant acharné au travail figure Faust, son épouse s'identifie à Hélène de Troie, la bibliothécaire éprise de pureté à Margherite, le gardien à Méphistophélès. Je précise parce que ce n'est pas évident. Tout commence par une visite touristique des lieux. Inter-



Le Couvent

minable. Pas très intéressante. (...) Résumons. Le ridicule est davantage au rendez-vous que la philosophie. John Malkovich, Catherine Deneuve ou Leonor Silveira tirent leur épingle du jeu parce qu'il leur fût sans doute demandé de rester strictement passifs et neutres. Ils ont obéi.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

«Oliveira a filmé un de ces récits enfouis depuis l'origine du monde mais qui ne demande qu'à être exhumé, pourvu que l'archéologue ait du génie. Ce qui est le cas.» (Gérard Lefort; *Libération*)

«*Le Couvent* (est une œuvre) audacieuse jusqu'aux confins de l'abstraction, prête à déranger la majorité du public pour offrir à ceux qui l'acceptent d'étonnants bonheurs où se mêlent burlesque et métaphysique.» (Jean-Michel Frodon; *Le Monde*)

UNDERGROUND

CEE. De Emir Kusturica.

Un chant plus fort que le bruit des bombes

«Génial! Pas tout le temps. Pas souvent. Mais totalement quelquefois. Au début surtout. Car il s'agit d'un film fleuve en trois parties qui raconte la Yougoslavie face aux nazis, face à Tito, face à sa décomposition. La



Underground

plupart des mêmes personnages se retrouvent d'une séquence à l'autre, plus exactement ressuscitent d'une séquence à l'autre car chaque épisode les mène à s'entretuer furieusement puis à pleurer leurs erreurs. (...)» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

«Ça y est: on a vu le plus beau film du 48^e Festival de Cannes et peu importe qu'il remporte la palme d'or ou des poussières d'étoiles, puisqu'il est déjà planté à jamais dans notre cœur: *Underground*. (...) Un film en forme d'ouragan, un film à fond de tout: musique, sons, dialogues, personnages, images, idées. (...) *Underground* est comme le titre d'un poème qu'on murmure avec tendresse à l'oreille d'un enfant qui pleure. Un chant du monde qui sera toujours plus fort que le bruit des bombes.» (Gérard Lefort; *Libération*)

«Davantage encore que dans ses précédents films; le cinéma selon Kusturica signifie surenchère de chimères et de symboles, accumulation de monstruosité et de délire. Ce bric-à-brac onirique, chantourné de citations philosophiques ou cinéphiles, paraît ici tellement ostentatoire que la réussite occasionnelle d'une séquence est aussitôt noyée dans ce déferlement. Et l'organisation, à l'écran, d'interminables et assourdissantes fiestas toutes les demi-heures tourne au cauchemar récurrent. Un seul mot d'ordre pour le cinéaste: en mettre plein la vue (et plein les oreilles) à son public (...). Le grotesque (...) semble ici une recette préparée à l'avance et mise en avant comme dans une publicité.» (Jean-Michel Frodon; *Le Monde*)

N'OUBLIE PAS QUE TU VAS MOURIR

France. De Xavier Beauvois.

Un temps devenu compté

«Étudiant en histoire de l'art (...), Benoît apprend qu'il est séropositif. Commence une dérive — arrestation, drogues dures, tentation de la prostitution, trafic (...) Benoît est dans une sorte d'apesanteur, il n'en devient pas cynique pour autant, même s'il commet des actes qui sont loin d'être tous dignes d'éloges. Et, sans effet mais avec une bonne dose d'humour, Beauvois le filme, se filme au long de ce périple qui ne cherche rien, sinon la moins mauvaise réponse à chaque instant d'un temps devenu compté.» (Jean-Michel Frodon; *Le Monde*)



LA HAINE

France. De Mathieu Kassovitz.

Trembler d'émotion jusqu'à l'os

«(...) **La Haine** est un film réellement grave et c'est plutôt par la peau du cou que par la main que Kassovitz nous saisit (...). Seuls les imbéciles, les malveillants accuseront Kassovitz de répandre l'huile sur le feu. Il y a au contraire autant d'émotion que de rage dans son film, c'est-à-dire beaucoup. Et si l'on s'attache à ce qui est montré, dit, fait, vécu, il est même possible de trembler d'émotion jusqu'à l'os. C'est là l'essentiel, **La Haine** n'est pas haineux: loin d'être seulement un bon film, c'est surtout un film bon.» (Olivier Séguet; *Libération*)

«**La Haine** brille par sa très fine observation de l'état d'apesanteur morale dans laquelle sont abandonnés les adolescents des banlieues de béton: Kassovitz a réalisé là un très efficace et juste document de synthèse sur la question.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

«Baston, charges policières, casseurs, cris et confusion, **La Haine** démarre sur une tornade d'images vidéo en noir et blanc, actualités du "malaise des banlieues" (...). Ce n'est pas un malaise que décrit Mathieu Kassovitz, mais un état de guerre larvée. Prête à exploser. (...) **La Haine** n'élude pas les clichés sur les



La Haine

jeunes et les cités, il les tient pour éléments de la situation actuelle, il les affiche et joue avec eux. (...) Il n'est pas certain qu'avec Mathieu Kassovitz la France compte un grand sociologue de plus, mais assurément un cinéaste dont on reparlera.» (Jean-Michel Frodon; *Le Monde*)

DEAD MAN

Etats-Unis. De Jim Jarmusch.

Un conte humoristique et mélancolique

«**Dead Man** est un film grave et drôle qui se déroule avec un rythme très calculé (jouant autant sur l'exas-



Dead Man

pération que sur le reste), et c'est un plaisir inattendu de voir Jarmusch enfile ses scènes exquieusement travaillées sur des fondus au noir qui finissent par jouer un rôle (...) et sur la musique véritablement hantée de Neil Young qui, comme l'ensemble du film, joue aux osselets avec nos concepts du rire, de la vie — et du monde tel qu'on croit le connaître.» (Philippe Garnier; *Libération*)

«On a le sentiment que Jim Jarmusch ne savait absolument pas quelle histoire il allait raconter quand il a commencé à tourner. Il n'en a pas imaginé en cours de route. Et à l'arrivée il n'y en avait toujours pas. (...) On vous dira peut-être qu'il y a là une méditation sur le massacre des bisons, la rapacité de l'homme blanc, la poésie symbolique des religions perdues. Ne le croyez pas. Il n'y a rien.» (Claude Baignères; *Le Figaro*)

«(...) un conte humoristique et mélancolique inscrit dans un jeu de références aux classiques du cinéma. Le décor est celui du western, tout comme le mécanisme narratif: William Blake (Johnny Depp), pied-tendre de la côte Est débarqué sur un malentendu dans une ville de la Frontière, est poursuivi par des chasseurs de primes (...). Selon un procédé cher à Jarmusch, le film procède par sauts et ruptures, qui autorisent les plus improbables coq-à-l'âne, les plus ébouriffantes audaces pince-sans-rire, servies par une élégance intacte de la réalisation. Davantage qu'au western, **Dead Man** rend un hommage souriant au grand cinéma muet — ce n'est pas un hasard si un personnage trop bavard sera expédié *ad patres* sans autre forme de procès. Le burlesque, le grand-guignol et le mélodrame sont salués comme ils le méritent, entre une fusillade loufoque et un échange de considérations littéraires avec un Indien (...).» (Jean-Michel Frodon; *Le Monde*)

N.B. *Séquences* a déjà parlé de ces autres films en compétition à Cannes: **Ed Wood** (n° 175 et 176), **Jefferson in Paris** (n° 178), **The Madness of King George** (n° 177).

Festival de Cannes 1995

Palme d'or:

Underground d'Emir Kusturica

Grand Prix du Jury:

Le regard d'Ulysse de Theo Angelopoulos

Prix d'interprétation féminine:

Helen Mirren dans **The Madness of King George**

Prix d'interprétation masculine:

Jonathan Pryce dans **Carrington**

Prix de la mise en scène:

Mathieu Kassovitz pour **La Haine**

Prix spécial du jury:

Carrington de Christopher Hampton

Prix du jury:

N'oublie pas que tu vas mourir de Xavier Beauvois

Palme d'or du court métrage:

Gagarine d'Alexei Kharitidi

Prix du Jury du court métrage:

Swinger de Gregor Jordan

Grand prix de la Commission supérieure technique:

Shanghai Triad de Zhang Yimou

Caméra d'Or:

Le Ballon blanc de Jafar Panahi

Prix œcuménique:

Land and Freedom de Ken Loach. Mention spéciale à **Between the Devil and the Deep Blue Sea** de Marion Hänsel

Prix de la critique internationale:

Le Ballon blanc de Jafar Panahi. Pour la compétition officielle, ex æquo: **Land and Freedom** de Ken Loach et **Le Regard d'Ulysse** de Théo Angelopoulos.

